

Nous reçûmes un jour la visite des Kardouci. Des Algériens qui en auraient remontré aux plus évolués des Européens comme aimait à le répéter mon père. Lui était originaire de Kabylie, elle de Tlemcen.

L'ami de mon père était le cuisinier attitré d'un amiral français et le roi de la tarte aux pommes. Oui, aux pommes, en pleine Algérie, pays de l'orange s'il en est car ainsi en avait décidé un amiral français. Alors, toutes les fois qu'il venait à la maison, monsieur Kardouci offrait une superbe tarte aux pommes à ma mère qui en raffolait :

- Pour vous, chère madame ! J'y ai mis tout mon savoir-faire, » disait-il de son plus beau sourire à la recluse, gênée de se trouver subitement sur le devant de la scène et craintive de la scène de jalousie que lui ferait le soir même mon père pour ces deux mots en trop : « savoir-faire ».

Heureusement, le bon vin de Mascara qui arrosait toujours l'excellent couscous préparé par ma mère finissait de réconcilier tout le monde. Il faut dire que pour être l'ami de mon père, Kardouci était forcément un buveur invétéré. Mais il était si beau, si raffiné, si amusant que n'importe qui lui eût pardonné sauf sa femme qui semblait nourrir à son égard une rancune tenace.

Lorsque nous étions rassasiés, un peu ramollis de nous être ainsi gavés, nous partions pour notre inmanquable promenade des Andalouses, à plusieurs villages de là. Je me souviens plus particulièrement de l'entrée de l'hiver : le paysage était si beau, si empreint de mélancolie ! Seules quelques mouettes se hasardaient sur le sable mouillé et grisâtre où de grandes flaques d'eau avaient creusé leur lit. Les garçons y lançaient des galets pour tenter quelques ricochets. Des nuages floconneux d'un blanc immaculé se couraient après dans le ciel. Lorsqu'il nous arrivait d'y retourner l'été, tout semblait changé, le charme rompu puis il flottait cette odeur si sucrée, un peu écœurante, des mûriers chargés de fruits qui poussaient tout le long de la route.

Mon père et son ami marchaient à grandes enjambées, loin devant nous. De temps en temps nous parvenaient une exclamation, un éclat de rire. Les femmes avançaient à pas plus mesurés. Les talons de madame Kardouci s'enfonçaient dans le sable, y laissant de petits trous. Elle portait une jupe plissée qui retombait impeccablement sur ses jambes racées. Elle avait remonté le col de son blazer à cause du vent et tenait ses mains enfoncées dans ses poches, ne laissant dépasser que le pouce, par pure coquetterie. Ses cheveux, coupés à l'européenne, étaient enfermés dans un carré de soie d'où s'échappaient quelques mèches noires. Qu'était-ce donc qui me rappelait Ava Gardner chez cette femme ? Son corps sculptural ? Sa façon un peu garce de regarder les hommes ? Je ne saurais dire mais elle avait du chien madame Kardouci !

Ma mère marchait à ses côtés, voilée de son haïk blanc crème qu'elle avait le plus grand mal à retenir contre les assauts du vent qui semblait vouloir l'en défaire à tout prix. On ne voyait que ses yeux noirs, rehaussés d'un trait de khôl. Mais quels yeux, bon Dieu !

Moi, bien évidemment, je trottait derrière elles, tendant l'oreille pour ne rien perdre de ce qu'elles se disaient malgré le bruit des vagues, si heureuse de renifler leur parfum : ma mère son éternelle eau de lavande, madame Kardouci son parfum poivré de maîtresse femme.

- Vous vous rendez compte ? Il était encore soûl la semaine dernière et violent avec ça ! Il m'a pourchassée dans les escaliers pour me battre... moi ! » s'exclamait la Tlemcenienne.

Etrangement, les deux femmes ne se contentaient pas de se parler en français, elles se vouvoaient. Vestige ou complexe des temps coloniaux, à moins que ce ne fût pour faire chic.

- Si ça peut vous consoler madame Kardouci, je ne suis pas plus gâtée que vous malheureusement ! » lui répondait ma mère en dardant son regard sur celui qui marchait droit devant et riait au vent.

- Oh ! Mais je ne vais plus me laisser faire, va. Vous verrez bien un de ces jours, » poursuivait l'autre en fixant la mer qui grondait de plus belle comme pour inciter les deux femmes à la rébellion.

En effet, nous apprîmes un beau jour que madame Kardouci avait filé avec son coiffeur. Mais, ô scandale des scandales, l'homme était plus jeune qu'elle. Hélas, la vie n'ayant rien d'un conte de fées, le petit coiffeur se défit de sa belle comme d'une vieille chaussette. Les terribles « Mœurs » comme on les appelait, lui mirent la main au collet et la déférèrent manu militari devant son mari comme un vulgaire paquet de linge sale.

- Nous vous ramenons votre femme, monsieur ! »

- Quoi ? Cette pourriture ? Ma femme ? Je n'ai plus rien à voir avec ça, » répondit le Kabyle qui semblait s'être refait une virginité.

- Il faut vous décider : on la jette en prison ou vous la corrigez vous-même ? » insistèrent les « Mœurs ».

- Virez-moi ça de là, » répliqua-t-il en refermant sur eux la porte de sa maison.

Le Kabyle était si fier qu'il ignorait le pardon. N'alla-t-il pas un jour, pour laver son honneur bafoué, jusqu'à tuer... un chihuahua ? Le crime eut lieu dans la maison même de l'amiral. Il serait plus approprié de dire « palais » car ce n'étaient que grappes de bougainvillée s'entortillant autour de colonnades, fontaine frémissante au beau milieu du parc recouvert d'un gazon si dru, si verdoyant qu'il en eût fait pâlir un green londonien !

Kardouci, cependant, évoluait à son aise au milieu de tout ce décor car il se savait apprécié de ses maîtres au plus haut point. Qui eût pu résister à ce fin cuistot ? Surtout pas l'amiral qui exhibait un tour de taille fort éloquent.

Cependant un nuage vint assombrir le ciel du Kabyle. La femme de l'amiral possédait un chien. Oh ! De ces horribles petits chiens, chihuahua de leur espèce qui, parce qu'ils ont un pedigree, se croient tout permis. Et celui-ci se permit un beau matin de poser une majestueuse petite crotte sur le tapis du salon.

- Kardouci, je vous prie ! Vous m'enlèverez cette chose ! » lança la maîtresse de maison en pointant un doigt sévère en direction de ladite chose.

- Mais madame l'Amirale, se défendit Kardouci offusqué, je suis cuisinier que je sache ! Il y a Kheira pour cela. »

- Je l'ai envoyée en commissions et elle ne sera pas là avant la fin de la matinée. Je compte sur vous Kardouci, » lui répondit la rombière en tournant les talons.

Le Kabyle s'exécuta non sans maudire toute la maison des pires calamités.

Les mois passèrent sans que jamais il ne parvint à oublier l'affront. Et toutes les fois qu'il croisait l'affreux quadrupède, il maugréait entre ses dents :

- Attends, mon salaud, tu me le paieras. Parole de Kabyle ! »

L'été arriva sur ces entrefaites et les maîtres s'en allèrent rejoindre l'hexagone pour quelques jours de vacances. Madame laissa à la bonne garde des domestiques son chihuahua, non sans les avoir soûlés

de mille recommandations. La malheureuse qui ne savait pas ce qu'est un Algérien doublé d'un Kabyle ! En effet, Kardouci, s'il ne disait mot, n'en pensait pas moins.

Il avait prémédité son coup depuis trop longtemps pour qu'il ne se déroulât à la perfection. Et, un jour où Kheira se trouvait occupée à faire reluire quelque pièce d'argenterie, le jardinier à méditer sur la beauté éphémère des fleurs, l'ami de mon père se jeta sur le chihuahua et, couic, lui tordit le cou. Il s'en débarrassa aussitôt : le crime était parfait !

- Mon petit toutou chéri ! Il est passé où le bébé à sa maman ? » lançait à tout va madame l'Amirale à son retour de vacances, intriguée de ne pas voir accourir l'affreuse bestiole.

Kardouci, dans un coin du vaste salon, n'en pouvait plus de savourer sa vengeance. Dieu comme c'était bon !

- Madame l'Amirale, se résolut-il à lui dire en la fixant dans les yeux, je suis au regret d'avoir à vous apprendre que, très peu de temps après votre départ, la brave bête s'est mise à hurler à la mort en ne vous voyant plus. Elle aura profité d'un instant où le portail était ouvert pour courir à votre recherche. »

La maîtresse fit son deuil du chihuahua et le Kabyle recouvra son honneur intact !

Je tiens ces paroles de mon père à qui son ami, quelques mois à peine après s'être séparé de madame Kardouci, lui présentait une fort jolie personne aux cheveux bleutés, de vingt ans au moins sa cadette (est-il besoin de le préciser).

- Regarde ! Regarde ma nouvelle petite femme : une Kabyle ! La race ! claironnait-il fièrement comme s'il eût exhibé une pouliche. Et celle-là crois-moi : elle ne me la jouera pas comme l'autre, ou alors je suis une gonzesse ! »

Mon père, en homme expérimenté qu'il était dans ce domaine, se contenta de sourire en hochant la tête :

- Surveille-la bien quand même Kardouci parce que ça me ferait de la peine que tu te fasses couillonner une deuxième fois ! Crois-en ton vieil ami : les femmes, il faut les visser à la maison. Y'a que ça ! »

- Oh ! Mais ne t'inquiète pas ! Qu'elle bouge et tu verras : je lui donne sa mère, » lui répondit le Kabyle en mordillant sa moustache qu'il avait bien fournie.

Les deux compères, attablés autour d'un verre, épiaient de leur regard de fauves aux aguets la jeunette qui s'empressait auprès de son maître.